

DANSE MACABRE

Frédéric Czilinder



ARMADA

DANSE MACABRE

(The curse of Lizzy Manfred T. 2)

Du même auteur :

Celui qui hante ces murs (2011) - Éditions Nostradamuss

L'Héritages des ténèbres (2012) - Éditions Terriciae

Chez le même éditeur :

Wake the dead (2016)



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Frédéric CZILINDER

DANSE MACABRE



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Frédéric Czilinder & Éditions *ARMADA* 2017

© Clément Pélissier pour la préface

Couverture : Michel Borderie

Illustrations intérieures : Fanny Liabeuf aka Naïky

ISBN : 979-10-97396-01-5

À la mémoire de mon ami, Fabrice Perno.

Préface

A CHAQUE FOIS QUE J'OUVRE UN ROMAN DE Frédéric Czilinder, j'ai la nette impression d'entendre le générique d'un de ces teen-movie horrifique qui ont bercé mon adolescence. Cela vient sans doute de ma tendance à voir dans son écriture une merveilleuse occasion de soirée pop-corn, si possible en bonne compagnie, sous un ciel étoilé (On ne rappellera jamais assez le charme d'une soirée cinéma au grand air). Je l'ai déjà dit et j'ai même eu l'occasion de l'écrire quand je chroniquais *Wake the Dead*, du même quidam chez le même éditeur : lire Frédéric Czilinder c'est renouer avec votre canapé, vos vieux disques et vos rêves de héros solitaire faisant rugir le moteur d'une carlingue avec votre guitare sur la plage arrière.

Je ne suis jamais entré dans la demeure de Frédéric, mais je suis prêt à parier ma tournée de pintes que son salon recèle ce genre de vestiges. Une chose est sûre, c'est que sa tête en est pleine, et que l'alchimie qu'il met en œuvre en appelle aussi bien à nos amours de films et pizzas qu'aux structures les plus enracinées de nos imaginaires collectifs. Tenez : le titre *Danse Macabre* par exemple. Une petite recherche sur le sujet vous révélera une pratique du XVème siècle, qui mettait en scène les vivants et les morts lors de la vague de peste qui déferlait sur l'Europe en ces temps troublés. En s'appuyant sur

les craintes collectives, les danses macabres montraient la vie et sa vacuité face à la mort, elles déconstruisaient les rapports sociaux : nantis ou miséreux, tous sont égaux contre la Faucheuse.

Je ne suis pas surpris de voir Frédéric adapter ce thème : il correspond tout à fait à sa manière d'écrire et à la danse à laquelle vous allez prendre part ici. En toile de fond plane le souvenir traumatique de *Deep Harbor* et de sa nuit de démence. Une nuit où les morts ont décidé de ne pas le rester. Alors que faire ? se convaincre d'une hallucination collective comme le demande le gouvernement des États-Unis ? Écrire pour divulguer une vérité qui ne tiendrait pas dans les paroles ? Tirer profit des superstitions locales ? Chacun des personnages va vous donner sa réponse dans les pages qui suivent. Frédéric reprend les idées universelles de la danse macabre : la survie, la finitude, la peur de vivre aussi forte que celle de mourir... ; et les conjugue avec l'odeur des pop-corn.

Nul doute que vous avez déjà croisé de tels personnages. Tout un pan de la culture populaire contemporaine s'est forgé avec eux. La mère essayant de dialoguer avec son ado et de la protéger d'un lourd secret ; le père absent plus proche de sa guitare que de sa famille ; le réalisateur effacé qui dans l'intimité cède à des pulsions que ne renieraient pas des générations de tueurs masqués, à en faire sursauter Freud ; l'ado mal dans sa peau... ils sont tous là, comme échappés de vos vieilles cassettes VHS. Si vous embarquez avec Frédéric Czylinder, vous allez très vite ressentir le besoin de monter le volume de la sono. C'est cela la magie de cette écriture et de cet imaginaire : il y a des choses qui ne meurent jamais – les zombies sont fichtrement bien placés pour vous le confirmer – et que l'on aura toujours plaisir à croiser.

Si vous n'avez pas lu *Wake the Dead*, vous avez la possibilité de vous rattraper, de préférence avant de vous attirer les foudres d'une certaine sorcière. Sur le plan strictement narratif, cela ne vous gênera en rien pour aborder *Danse Macabre*, dont les événements narrés se suffisent à eux-mêmes. Si, tout comme moi, vous avez déjà connu la colère de Lizzy Manfred et si vous avez échappé aux hordes de morts, vous aurez sans doute la même réaction que moi en terminant le présent roman : survivre deux fois à *Deep Harbor* ? Si ce n'est pas héroïque !

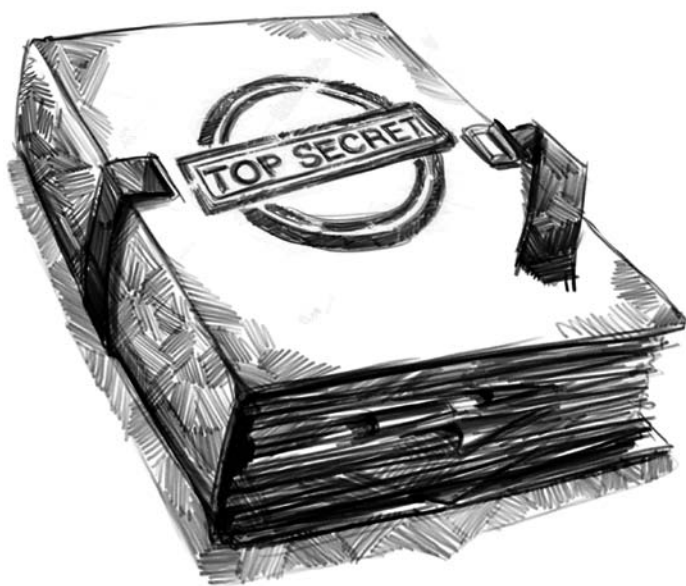
Danse Macabre se plante donc dans ce décor de festin de chair horrifique, comme dans un lointain traumatisme, mais il ne s'agit pas de zombies. Frédéric est bien plus machiavélique cette fois. Si vous pensez que les mortsvivants sont des créatures cauchemardesques, je vous assure que ce n'est rien à côté de certains humains. Vous en jugerez par vous-mêmes. Croyez-moi sur parole : évitez de contrarier une pom-pom-girl et de façon générale, si vous devez cogner un individu dans la partie la plus intelligente de son anatomie, pensez à bien regarder dans votre dos pendant quelque temps. Si si. Faites-moi confiance, vous verrez. Oh... et gardez toujours de quoi vous défendre dans la salle de bains, d'accord ?

À la suite de certaines scènes, vous serez frappés d'une envie impérieuse de revoir des films comme *Vendredi 13*, *Scream* ou encore *Carrie*, mais ce n'est pas grave, au contraire ! Frédéric est très fort pour ça. Vous savez... quand j'y réfléchis je me dis qu'il m'a fait un honneur tout autre que de m'inviter dans son salon. Il m'a laissé entrer dans sa tête et dans son roman. Et en première ligne, si je puis dire, excusez du peu ! Ce monsieur est partageur : il nous invite tous à entrer. Prenez donc des chips et installez-vous. Ne vous privez pas de ce plaisir,

lisez donc que diable ! Il y a le van du *Scooby Gang* ! Ou presque. On ne le revoit pas tous les jours, celui-là. Mettez un petit fond musical au cours de votre lecture, vous verrez que chaque scène appelle un rythme de basse différent. D'ailleurs, si vous avez l'occasion de discuter un peu avec Frédéric, et je vous le souhaite, demandez-lui ce qu'il écoute, et vous verrez que ça s'accordera parfaitement à son écriture. Demandez-lui aussi de vous raconter sa passion pour cette « culture pop-corn », tout particulièrement si ce sont vos premières découvertes dans ce domaine. L'imaginaire est d'une force incroyable et cette culture-là a encore de belles heures et de belles œuvres devant elles. Je pense que Frédéric a envie de nous faire plaisir quand il écrit, mais il est encore plus manifeste qu'il veut avant tout se faire plaisir. Je ne sais pas jusqu'à quel point ses personnages lui ressemblent, mais ils participent tous à ces mythes populaires qui ont bercé notre adolescence. Ils nous parlent comme de vieux copains de nos vertes années. Accompagnez Jo, Kate et les autres un bout de chemin et vous en serez convaincus.

Clément PELISSIER

Prologue



Rapport de la Commission d'enquête Valdez sur les événements de Deep Harbor

Annexe 123 bis. Transcription de l'audition
du shérif adjoint Clifford Lee Burke

[...]

Agent Spécial Rodriguez : Reprenons depuis le début, voulez-vous. Que faisiez-vous là, au milieu de tous ces morts ?

Shérif adj. Burke : Mais Bordel ! Combien de fois va falloir que je vous le dise ? J'ai déjà tout raconté à votre collègue tout à l'heure !

Agent Spécial Rodriguez : Calmez-vous, Mr Burke...

Shérif adj. Burke : Pour vous, ce sera *adjoint* Burke !

Agent Spécial Rodriguez : Soit. Que faisiez-vous parmi tous ces cadavres, adjoint Burke ?

Shérif adj. Burke : [*soupir*] – Je vous l'ai déjà dit... Je... Je les ai découverts en arrivant, ce matin, à l'aube...

Agent Spécial Rodriguez : D'où arriviez-vous ?

Shérif adj. Burke : Allez vous faire foutre, vous le savez très bien !

Agent Spécial Rodriguez : Répondez à la question.

Shérif adj. Burke : [*soupir*] – J'arrivais du *General Hospital* de Boston où j'ai passé la nuit au chevet de ma mère mourante. J'en suis parti vers 04:00 a.m., peu après... Peu après son décès. Appelez-les, ils vous le confirmeront...

Agent Spécial Rodriguez : C'est en cours de vérification... Donc, vous arrivez ce matin et vous découvrez le carnage ?

Shérif adj. Burke : C'est ce que je me tue à vous dire !
Quand je suis parti hier en fin d'après-midi, tout
allait bien... Et en rentrant ce matin... Mon
Dieu... Ils... Ils sont tous morts... Même les
enfants... [*Sanglot*]. Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

Agent Spécial Rodriguez : C'est ce que nous essayons de
comprendre...

Shérif adj. Burke : C'est une attaque chimique, c'est ça ?
Hein ? C'est pour ça que les militaires qui m'ont
cueilli étaient en combinaison NBC ?

Agent Spécial Rodriguez : C'est moi qui pose les
questions, adjoint Burke.

[*On toque à la porte*]

Agent Spécial Ross : Les gosses sont prêts à être entendus.

Agent spécial Rodriguez : Faites-les patienter, j'ai
presque terminé.

Shérif adj. Burke : Les gosses ? Y a des survivants ? De
qui s'agit-il ?

Agent Spécial Rodriguez : C'est confidentiel.

Shérif adj. Burke : Confidentiel ? Vous vous foutez de
moi ? Je représente la loi dans cette ville, j'ai le droit
de savoir !

Agent Spécial Rodriguez : Sauf votre respect, adjoint
Burke, je ne crois pas que vous représentiez encore
grand-chose.

Shérif adj. Burke : Vous êtes une belle ordure ! Je ne sais
pas ce qui me retient... Je veux parler à un avocat !

Agent Spécial Rodriguez : Ce ne sera pas possible.

Shérif adj. Burke : Je connais mes droits !

Agent Spécial Rodriguez : Vos droits ne valent pas
grand-chose en regard du *Patriot Act*.

Shérif adj. Burke : Le *Patriot Act* ? Vous me prenez pour
un terroriste ? Mais c'est absurde !

Agent Spécial Rodriguez : Des milliers de gens sont morts, adjoint Burke. Des milliers de citoyens américains, sur le sol américain. Alors croyez-moi, tant que la lumière ne sera pas faite sur ces événements, aucune piste ne sera négligée, et surtout pas celle-ci...

» Alors, où en étions-nous, déjà ? Ah, oui : Que faisiez-vous, à l'aube, au milieu de tous ces cadavres ?

[...]

Article à la une du *Chicago Sun Times*

3 novembre 2003

Trois jours après le drame, on ignore toujours ce qu'il s'est exactement passé à Deep Harbor, Massachusetts. En dehors des communiqués de presse officiels, presque aucune information ne filtre du black-out imposé par les autorités qui ont procédé au bouclage de la zone dès le 1^{er} novembre au petit matin. Pour l'heure, rien n'explique la mort des milliers d'habitants de cette charmante bourgade côtière. D'après les premières constatations, la population tout entière semble avoir succombé à une crise de démence collective qui l'aurait poussée à s'entretuer. Un témoignage anonyme rapporte que de nombreux défunts auraient également été extraits de leur sépulture. Nos confrères du *Time* ont évoqué la possibilité de *danses macabres*, à l'instar de certains rites vaudou, sans que rien ne vienne cependant étayer cette hypothèse. Des dizaines de médecins légistes ont été réquisitionnés et travaillent d'arrache-pied à l'autopsie des corps, ainsi qu'à leur identification. Une liste actualisée en temps réel est disponible sur le site du FBI. Nous avons la douleur de vous faire savoir que notre consœur, Joanna Summer, ancienne reporter de notre rédaction, figure au nombre des victimes. Toutes nos pensées vont à sa famille ainsi qu'à ses proches.

Notre reportage complet en page 4

Rapport de la Commission d'enquête Valdez sur les événements de Deep Harbor

Annexe 117. Transcription de la 1^{ère} audition
de [REDACTED]

Nota : Le nom des deux survivants est classé *Confidentiel*
Défense.

[...]

Agent Spécial Rodriguez : Tu es en sécurité, [REDACTED], tu n'as plus rien à craindre.

[REDACTED] : Je... Je sais... Mais j'peux pas m'empêcher de trembler.

Agent Spécial Rodriguez : Qu'on m'apporte une couverture ! Tu veux boire quelque chose ? Un chocolat chaud ? Un coca ?

[REDACTED] : Vous avez pas une cigarette, plutôt ?

Agent Spécial Rodriguez : Une cigarette ? T'as quel âge, déjà ? Dix-sept, c'est ça, hein ? Je ne sais pas si...

[REDACTED] : S'il vous plaît, M'sieur, j'ai failli crever cent fois cette nuit... Juste une... C'est pas comme si vous me donniez un Whisky...

Agent Spécial Rodriguez : OK, ok, je pense qu'on peut faire une exception.

[Bruit d'une molette de briquet actionnée, suivi d'une longue expiration]

[REDACTED] : Merci... Ça... Ça fait un bien fou...

Agent Spécial Rodriguez : Bien, je ne vais pas te retenir longtemps, [REDACTED], mais j'aimerais que tu m'aides à comprendre ce qu'il s'est passé cette nuit...

██████████ : Vous avez des nouvelles de ██████████ ?
Elle va bien ? On nous a séparés dès qu'on a mis
pied à terre.

Agent Spécial Rodriguez : Ne t'inquiète pas, ton amie
va bien. L'équipe médicale s'occupe d'elle. Elle est
juste très éprouvée ; comme toi.

██████████ : Je pourrais la voir ?

Agent Spécial Rodriguez : Plus tard. Elle se repose pour
le moment.

██████████ : Et ma mère ? Vous avez des nouvelles
de ma mère ?

Agent Spécial Rodriguez : Euh... Non. Mais je ne vais
pas te mentir, petit, en dehors de ta copine et toi,
ainsi que d'un adjoint du shérif qui prétend n'être
arrivé qu'à l'aube, il ne semble pas y avoir d'autres
survivants...

██████████ : Alors c'est vrai ? Ils sont tous morts ?
C'est horrible !

[Sanglots]

Agent Spécial Rodriguez : Euh... ██████████, je sais que ça
doit être pénible de revivre ça, mais il faut que tu
nous dises ce qu'il s'est passé cette nuit.

██████████ : Je ne sais pas... Mes souvenirs sont
vagues... C'est comme un cauchemar dont on a du
mal à se rappeler, une fois réveillé...

Agent Spécial Rodriguez : Essaie tout de même.

██████████ : Je... Je ne suis pas sûr d'y parvenir.

Agent Spécial Rodriguez : Quel est ton dernier souvenir
avant que vous soyez secourus par les gardes-côtes ?

██████████ : Le radeau... ██████████ et moi sautant
à l'eau pour rejoindre le radeau pendant que le
chalutier est en train de sombrer.

Agent Spécial Rodriguez : Et avant ça ?

██████████ : Je me rappelle du concert, en début de soirée.

Agent Spécial Rodriguez : Le concert ?

██████████ : Oui, avec mes potes on a... On avait fondé un groupe Rock... Les *Wake the Dead* qu'on s'appelait... Putain ! J'peux pas croire qu'ils soient morts eux aussi... Chris, Stan, Sarah... [Sanglots, reniflements] On donnait notre premier concert sous un chapiteau, au Luna Park... Et puis... Et puis... Les gens sont devenus fous...

Agent Spécial Rodriguez : Fous ?

██████████ : Oui : fous, barjes, cinglés... Appelez ça comme vous voulez... Ils ont commencé à se battre les uns contre les autres, à s'entretuer... Il y a eu un mouvement de panique, le chapiteau s'est effondré... Les gens criaient... Putain, leurs hurlements me glacent encore le sang...

Agent spécial Rodriguez : Et ensuite ?

██████████ : Ensuite ? C'est confus... Je ne suis pas sûr de vouloir m'en souvenir parfaitement... Je ne suis même pas sûr que c'était réel... Il ne faut pas que ça le soit...

Agent Spécial Rodriguez : Pourquoi ça ?

██████████ : Parce que je crois que j'ai tué des gens que je connaissais depuis tout gosse pour les empêcher de me faire du mal ! Alors oui, M'sieur... Je souhaite... Je souhaite de toute mon âme que rien de tout ça n'ait été réel...

[Sanglots]

Agent Spécial Rodriguez : OK, ██████████. On va... On va arrêter là pour le moment.

[...]

Rapport d'autopsie du sujet 1451

Il s'agit d'un adolescent de type Caucasiens, de taille moyenne (5,57 pieds) pour un poids d'environ 180 livres. Il présente de nombreuses contusions et de multiples marques de morsures d'origine humaine, infligées par au moins cinq individus différents. L'abdomen du sujet a été lacéré, vraisemblablement sans instrument, à mains nues, à en juger par les griffures bordant les plaies. Compte tenu des traces d'hémorragie, la cause du décès est l'éviscération pratiquée avec une grande sauvagerie. Outre les intestins, il a subi l'ablation du foie, de la rate et d'un fragment du poumon droit. (...) En dehors d'infimes quantités de THC, peut-être liées à une inhalation passive dans les 24 heures précédentes, les prélèvements sanguins n'ont révélé aucune trace de substance toxique ou hallucinogène. (...) D'après l'examen de son bol gastrique, son dernier repas était constitué de hamburgers et de frites accompagnés d'une boisson gazeuse au Cola. Des lambeaux de chair ont également été découverts, logés en travers de son œsophage, ingurgités post mortem. L'analyse a révélé qu'il s'agissait de chair humaine. La séquence ADN est la même que celle recueillie sous ses ongles. (...).

Ernesto Valdez - Sénateur de la Floride

Président de la commission d'enquête parlementaire
sur les événements de Deep Harbor

« (...) En conclusion, bien que tout semble indiquer que la population de Deep Harbor a été exposée à un agent psychotrope hallucinogène extrêmement puissant, rien, durant ces dix-huit mois d'investigation, n'a permis d'en déterminer la nature exacte. Il est donc probable que nous ne sachions jamais avec certitude ce qui a poussé ces malheureux à s'entretuer sauvagement, ni à extraire leurs morts de leurs tombes pour se livrer à de macabres mises en scène.

» J'ai toutefois demandé au Congrès le vote d'un budget spécial afin que la zone reste sous quarantaine militaire dans les prochaines années et qu'y soient poursuivies les recherches qui nous permettront peut-être un jour de connaître la vérité. »

Chapitre 1



1.

LE LIVRE AVAIT VÉCU.

C'était un tirage en poche de qualité médiocre, usé par des lectures répétées, prématurément vieilli. La couverture était cornée, la tranche portait les stigmates de nombreuses pliures et les pages avaient jauni au fil du temps.

D'après les mentions légales, son façonnage remontait à une dizaine d'années, chez un petit imprimeur de la Nouvelle-Angleterre, pour le compte d'un obscur éditeur du nom de Fleet Edition.

Le titre – *Danse macabre* – s'étalait en grosses lettres sanglantes en dessous du nom de l'auteure – *Jessica Rummes*.

L'illustration n'était ni plus ni moins que la célèbre une éponyme du Times, avec la fameuse photo achetée à prix d'or par le magazine, une des rares à avoir fuité malgré le black-out des autorités au lendemain des terribles et mystérieux événements de Deep Harbor. Un cliché en noir et blanc, au grain grossier, sur lequel on distinguait un épouvantable amoncellement de cadavres sur une grève battue par les vagues.

En quatrième de couverture, un résumé rappelait que l'on ignorait toujours ce qui s'était produit durant cette tragique nuit d'Halloween. Si l'hypothèse de la démence et de l'hystérie collective était couramment admise, rien ne l'était véritablement. Nul ne savait pourquoi

les habitants de cette petite ville du Massachusetts avaient un jour extrait leurs morts des tombes avant de s'entretuer jusqu'au dernier. Ni la raison pour laquelle les autorités avaient ordonné la crémation de l'ensemble des dépouilles, et ce dans une certaine précipitation.

Sous la forme d'une fiction très documentée, l'auteure proposait d'explorer la piste très controversée de l'épidémie zombie, laquelle, pour peu que l'on admette ce postulat, donnait un sens à de nombreux éléments troublants mis en évidence dans le rapport de la commission Valdez.

Enfin, en guise d'avant-propos, l'éditeur avertissait le lecteur que le nom des protagonistes avait été délibérément changé, par respect pour les personnes décédées lors de ces événements et leur famille.

Joanna Longwood enfouit son nez entre les pages pour inhaler une fois encore la fragrance si particulière du vieux papier, comme pour prolonger l'instant de grâce résultant d'une lecture prenante, passionnelle. Elle finit par refermer le livre en poussant un profond soupir.

C'était la quatrième fois qu'elle dévorait l'ouvrage.

Elle l'avait déniché au début de l'été, chez un bouquiniste du centre-ville où elle s'était rendue par dépit après avoir en vain écumé la Toile à sa recherche. C'était drôle, en fait, d'avoir pu se le procurer à moins de cinq minutes de bagnole alors qu'elle avait passé des dizaines d'heures à le traquer en ligne, sans succès.

Elle se laissa tomber sur son lit, le cœur mélancolique, la tête pleine de scènes tirées du roman.

L'ultime vision des deux jeunes amants s'enlaçant tandis que la houle repousse inexorablement leur radeau de survie vers la plage où les attendent les morts-vivants la bouleversait. Il lui suffisait de fermer les yeux pour s'y projeter ; ressentir le roulis imprimé par les vagues ;

éprouver le contact rugueux de la frêle embarcation sous ses fesses ; frissonner à l'effleurement des lèvres du garçon sur les siennes avant un long et langoureux baiser ; s'abandonner à l'extase de leur union charnelle, comme un pied de nez à l'acharnement du destin, à la mort qui s'apprête à les faucher.

Si la quête de ce roman avait été initialement motivée par l'intérêt qu'elle portait au mystère entourant le drame de Deep Harbor, l'adolescente s'était vite laissée emporter par le rythme de la narration et la profondeur des personnages. Le fait qu'ils fussent largement inspirés de gens ayant réellement existé leur donnait une indéniable consistance et poussait à éprouver des sentiments irraisonnés à leur encontre. De la haine à l'égard des plus antipathiques, de la pitié pour les plus faibles, de l'admiration pour ceux que le cauchemar transfigurait.

Joanna s'était entichée de l'héroïne, Kali. Frêle jeune fille déracinée, en décalage conflictuel avec son univers. Avec sa mère, avec les gros balourds du lycée, avec les habitants du patelin tout entier. Mais en réalité, c'était une adolescente réservée souffrant de blessures de l'âme à jamais purulentes qu'elle dissimulait derrière ses atours gothiques.

Elle avait traversé cette nuit d'horreur auprès d'elle. Avait douté, espéré, souffert, pleuré et même joui avec elle. Kali était en quelque sorte devenue son âme sœur de papier.

Tout comme elle, Joanna souffrait du jugement des autres.

Ce n'était pas tant en raison de sa silhouette que de la sinistre réputation qui lui collait aux basques.

Ses formes plus que plantureuses, que d'aucuns qualifieraient de délicieusement dodues, lui valaient

régulièrement des moqueries – voire des insultes – allant de « Gros tas » à « Baleine à bosse ». Un physique qu'elle assumait cependant sans complexe, au point de le mettre en valeur au moyen de généreux décolletés, malgré les regards en biais, parfois chargés d'opprobre. Ronde, elle l'avait toujours été et il y avait longtemps qu'elle s'en était accommodée.

Cela ne l'avait jamais empêchée de se faire des copines – même si elle en avait peu –, ni d'avoir des petits amis. L'année passée, elle était même sortie avec un franco-américain plutôt beau gosse qui lui donnait du « Chubby *Chérie* » dans la langue de Molière. La sensualité avec laquelle sa langue déliait les syllabes au creux de son oreille la faisait encore frémir. L'expression sonnait comme le nom d'une exquise friandise. Un garçon avec lequel elle avait connu ses premiers émois et auquel elle songeait de temps à autre avec nostalgie et gourmandise.

Non, le problème ne venait pas de son poids, mais bien de l'anathème dont elle était frappée depuis la maternelle. Depuis que le petit Toby Repperton, terreur notoire des bacs à sable et des jardins publics, avait chuté du haut du toboggan sous le regard horrifié de nombreuses nounous et mères de famille.

De deux ans son aîné, Toby était un sale gosse, un vaurien passant son temps à maltraiter ses petits camarades, avec une nette préférence pour les fillettes auxquelles il tirait les nattes et qu'il terrorisait avec des araignées ou des mantes religieuses. Le tout dans l'indifférence affichée de ses parents qui voyaient là une expression précoce de la virilité de leur infâme progéniture.

Du souvenir qu'elle en conservait – Joanna avait tout juste quatre ans à l'époque –, le garnement venait de démembrer Polly, sa poupée préférée, avant d'en

disséminer les morceaux aux quatre coins du parc, à l'exception de la tête qu'il exhibait comme un trophée avec la jubilation d'un psychopathe en herbe.

En larmes, le tronc de sa poupée dans les bras, la fillette le suppliait de la lui rendre pendant qu'il entamait un simulacre de danse tribale en se moquant d'elle.

« Viens la chercher ! » l'avait-il défié en grim pant au sommet du toboggan.

Mais au lieu de se lancer à l'ascension de l'échelle, elle s'était mise à brailler de plus belle.

« Rends-la-moi ! Rends-la-moi ! Reeends-la-mooooi ! »

Alertés par le raffut, les adultes présents avaient enfin daigné lever le nez de leur magazine, livre ou tricot.

L'instant d'après, sans raison aucune, la structure métallique du toboggan s'était brusquement affaissée dans un effroyable fracas de ferraille froissée, et Toby avait basculé dans le vide.

De la suite, Joanna gardait le souvenir de sa petite main ramassant la tête de la pauvre Polly entre les pieds des grandes personnes, étrangère à leur soudaine agitation. Elle se rappelait également très bien la pensée qui lui était venue à la vue de Toby, allongé sur une civière, en train de bramer parce qu'il ne sentait plus ses jambes : *Bien fait ! C'est le Bon Dieu qui t'a puni méchant Toby !*

L'enquête avait mis en évidence la rupture inexplicquée de certains points de soudure. Il n'y avait pas la moindre oxydation, pas de défaut apparent ; le matériel faisait l'objet de contrôles réguliers. Il fut question d'une possible dilatation du métal après plusieurs journées consécutives de grosse chaleur, sans certitude aucune.

Tobias Repperton s'était trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment.

Et s'en était pris à la mauvaise personne...

Ce fut du moins ce qui se raconta quelques années plus tard, lorsque le souvenir de cette histoire émergea à l'occasion des divers incidents qui émaillèrent la scolarité de Joanna.

L'accident d'une cantinière, à l'école primaire, amputée de trois doigts dans le broyeur de l'évier après l'avoir forcée à avaler des épinards jusqu'à l'en faire régurgiter ; ou bien encore la sortie de route de l'autocar scolaire, lors d'une excursion au zoo dont elle avait été privée par la maîtresse. Tous ces événements achevèrent de forger sa réputation d'oiseau de malheur.

La rumeur n'avait cessé de croître, au gré de l'imagination et de la cruauté des gosses. Dans sa version la plus abracadabrante, le récit de la mésaventure de Toby la décrivait en transe, les yeux révulsés, en train de scander des incantations maléfiques avec une voix d'outre-tombe.

Et c'était pesant, à la longue. Pesant qu'à de rares exceptions près, on évite de s'asseoir à côté d'elle dans le bus, en classe ou au réfectoire. Pesant qu'on l'associe à la moindre tuile – car lorsque quelque chose ne fonctionnait pas, c'était toujours vers elle que convergeaient les regards.

Autant les remarques désobligeantes sur son physique ne la touchaient plus depuis longtemps, car elles venaient le plus souvent de gros lourdauds décérébrés comme ce crétin de Jimmy Sorentino – « Toi aussi t'es une sirène, l'avait-il une fois haranguée, au sommet de sa forme, en référence à la mascotte de l'équipe des *Mermaids*, les *cheerleaders* du lycée. T'as une tête de fille et un corps de thon ! Arf ! Arf ! Arf ! » –, autant les allégations de porteguigne la blessaient profondément. Elles étaient injustes, sans fondements et lui pourrissaient l'existence.

Elle se sentait comme une pestiférée.

Un nouveau soupir lui échappa. Les vacances scolaires touchaient à leur fin ; il lui faudrait dès le lendemain retourner au lycée, affronter de nouveau les sarcasmes et les sous-entendus. Une brusque angoisse lui noua les tripes et des larmes lui picotèrent le coin des yeux. Elle les réprima en songeant à Kali et au courage dont elle avait fait preuve.

Elle devait faire front et s'affirmer. Ne pas se laisser faire. Clouer le bec de ses détracteurs.

Oui, c'est ce qu'avait fait Kali en tenant tête non seulement aux blaireaux du lycée qui la traitaient de sorcière, mais aussi aux morts-vivants qui se dressaient sur son chemin.

L'idée la rassérena.

Elle prit une profonde inspiration, tendit la main vers son chevet et attrapa son téléphone.

07:10 p.m. Il serait bientôt l'heure de dîner.

D'une pression du pouce, elle déverrouilla l'appareil et sélectionna l'album de *The shadow over Innsmouth*, l'ancien groupe de rock de son paternel, dont elle lança la lecture avant d'adresser un clin d'œil complice à la photo punaisée au-dessus de son lit. Un instantané un peu daté pris lors d'un concert, sur lequel Jake Longwood semblait en symbiose avec sa guitare électrique. L'éclat des projecteurs auréolait sa chevelure noire et ruisselante, et ses doigts courraient si vite sur le manche qu'ils en étaient flous. Ses paupières closes et sa bouche arrondie donnaient l'impression qu'il était en plein orgasme. L'idée pouvait paraître déplacée, mais c'est ainsi que Joanna voyait son père. Comme un type davantage épris de son instrument que de sa famille. Toujours sur les routes, à courir des cachets souvent merdiques, lesquels, une fois sur deux,

ne lui permettaient même pas d'honorer la pension alimentaire. Un père passionné, mais absent.

Il n'avait jamais réussi à percer mais s'accrochait à son idéal, ce que Joanna respectait. Il avait eu le courage de poursuivre ses rêves, même s'il n'avait jamais fait que les effleurer.

En réalité, elle n'était que le fruit accidentel des amours de deux gamins trop jeunes pour avoir un enfant. Ses parents avaient à peine dix-huit ans quand elle avait vu le jour, et sa naissance avait rapidement fait vaciller leur idylle. Pour ne rien arranger, le jeune couple sans ressources s'était vu contraint d'aménager chez Granpa Henry – le père de sa mère – à Chicago, ajoutant aux tracas quotidiens sa dose de conflits générationnels.

Un beau matin, lassé d'une vie de famille qu'il n'était pas prêt à assumer, Jake était parti avec sa guitare et son ampli en laissant un mot sur la table de la cuisine dans lequel il tentait maladroitement de se justifier.

Joanna n'avait pas un an.

Elle avait grandi dans l'ombre d'un fantôme qui ne se manifestait que deux ou trois fois par an, à l'occasion de son anniversaire, ou de Noël. Avec lequel elle entretenait une correspondance sporadique par mail ou par texto. Un homme qui lui était presque inconnu et vis-à-vis duquel elle avait du mal à préciser ses sentiments. Une personnalité elle-même marquée d'une part enténébrée, comme tourmentée par de puissants démons intérieurs, et qui transparaissait jusque dans ses textes et sa musique.

Ses lèvres esquissèrent un sourire quand s'éleva le son de la guitare de Jake, au milieu du morceau, pour le solo. Les hululements qu'il parvenait à tirer de ses cordes étaient déments et donnaient invariablement la chair de poule à la jeune fille.

« Jo', on passe à table ! l'appela sa mère. Et baisse un peu le volume !

— Ouais, M'an ! J'arrive ! »

Elle coupa la musique, puis posa son téléphone et le bouquin à l'angle de son bureau.

Elle avait déjà atteint la porte et refermé sa main sur la poignée quand elle se figea. Prise d'une brusque impulsion, elle revint sur ses pas et rangea le livre dans un tiroir, sous des papiers, histoire de ne pas le laisser en vue. Elle ignorait pourquoi, mais une vague intuition lui disait que sa mère n'aimerait pas découvrir à quel genre de lecture sa fille s'adonnait.

Et ses intuitions la trompaient rarement.

2.

EN CE JOUR DE RENTRÉE DES CLASSES, JEFFERSON High School avait de faux airs de fourmilière en pleine effervescence. Les couloirs grouillaient d'élèves, lesquels se divisaient en deux catégories distinctes et facilement identifiables : les anciens, qui connaissaient déjà les moindres recoins de l'établissement et la plupart des membres de l'équipe pédagogique, affichaient la mine blasée des vieux loups de mer ayant écumé tous les océans du globe. Les nouveaux, quant à eux, avaient le teint pâle et les traits tendus. L'air égaré, ils pressaient le pas à la recherche de leur nom sur les listes punaisées à l'entrée de chaque classe.

Joanna était soulagée d'appartenir aux anciens. Cela rendait cette journée moins difficile, même si elle

appréhendait le moment où le premier de ses congénères entamerait les hostilités.

Elle restait cependant confiante.

La nuit l'avait aidée à venir à bout de ses angoisses par le truchement d'un rêve au cours duquel elle avait décimé des légions de morts-vivants à la place de Kali. Elle s'était levée toute guillerette, gonflée à bloc et bien décidée à appliquer ses bonnes résolutions de la veille.

Dans le bus, personne ne l'avait regardée de travers. Un garçon s'était même assis à côté d'elle alors qu'il restait encore pas mal de sièges vacants !

La trêve dura jusqu'au premier intercour, lorsque les abrutis de service se manifestèrent.

Joanna s'affairait à son casier quand Jimmy Sorentino passa derrière elle en imitant le croassement d'un corbeau, référence évidente à sa réputation d'oiseau de mauvais augure.

Jimmy était une brute épaisse au QI avoisinant celui d'une dinde de Thanksgiving – morte, la dinde –, dont le passe-temps favori consistait à martyriser son prochain, mais dont la cible préférée restait les binoclards, gringalets et autres têtes à claques locales. Le genre de type qu'aurait pu devenir Toby Repperton si son accident ne l'avait pas cloué dans un fauteuil roulant et rendu apathique.

« Tu sais ce qu'il te dit, le corbeau ? » répliqua-t-elle aussitôt, coupant court au ricanement de hyènes des garçons.

Jimmy se retourna, le visage fendu d'un sourire suffisant.

« T'as un problème, chat noir ? »

Ses potes éclatèrent de rire.

Le cœur de Joanna s'était emballé. Ses pulsations sourdes martelaient violemment son thorax, oppressaient sa poitrine. Elle déglutit, mais ne se démonta pas.

« Mon seul problème, c'est toi, Ducon ! Faut quand même que t'en aies une toute petite pour t'en prendre à une fille ! » Emportée par son élan, elle enfonça le clou : « Et puis... Et puis c'est quoi cet humour à deux balles ? T'as sucé un clown ou quoi ? Putain, j'suis morte de rire ! Ha ! Ha ! Ha ! »

Les joues de Jimmy s'empourprèrent brusquement.

« Alors, Jimmy Boy, lança quelqu'un dans l'assistance, on s'fait mettre à l'amende par une gonzesse ? »

Celui-ci revint sur ses pas et se planta devant Joanna, les yeux dans les yeux, si près qu'elle put renifler l'arôme mentholé du chewing-gum qu'il mastiquait de plus en plus frénétiquement. Il la dominait d'une bonne tête, la mâchoire crispée.

« Fais gaffe, fit un autre gars, si tu la touches, tu vas choper le mauvais œil !

— Je suis pas superstitieux ! » répondit Jimmy, bouillonnant.

Et Joanna d'ajouter :

« Ça tombe bien, moi non plus ! »

Elle propulsa son genou dans les bijoux de famille du néanderthalien.

Le teint de Jimmy vira successivement du rouge au blanc, puis du blanc au gris tandis qu'il s'écroulait misérablement.

Le souffle coupé et la fierté en berne, il gémissait à présent en se tenant l'entrejambe à deux mains, sous le regard mi horrifié mi amusé des élèves qui venaient d'assister à l'altercation.

Oiseau-de-Malheur : 1 / Abruti : 0.

Joanna n'en revenait pas. Non seulement, elle avait osé lui tenir tête, mais en plus elle l'avait séché d'un seul et unique coup bien ajusté. Lui, le Goliath de Jefferson.

Fébrile, mais indifférente à ses jérémiades, elle reprit le fil de ses activités. Elle rangea les deux livres qu'elle avait sous le bras dans son armoire, en prit un troisième qu'elle fourra dans son sac en prévision du cours suivant et claqua le battant pour le refermer.

« Espèce de petite pute ! »

Fendant la foule rassemblée autour d'eux, une ombre rousse se matérialisa à la périphérie de son regard. Avant que Joanna puisse esquiver l'attaque, Faith Anderson se jeta sur elle toutes griffes dehors.

« Je vais t'apprendre à toucher à mon mec ! »

La furie lui empoigna violemment la chevelure et lui projeta la tête contre le casier.

La rudesse du choc fit danser des étoiles devant ses yeux. Elle chancela. Faith en profita pour lui asséner une gifle cinglante.

« Salope ! »

Sonnée, Joanna recula de quelques pas pour se donner du champ, tout en passant la langue sur sa lèvre fendue. Le goût du sang dans sa bouche la rendit folle de rage.

Passé l'effet de surprise, la rouquine allait regretter son geste.

Après un bref flottement durant lequel les deux lycéennes se toisèrent d'un regard chargé de haine, Joanna s'élança tête baissée et, dans un élan de fureur, jeta son adversaire au sol.

Sa main gauche avait déjà agrippé Faith par le col de son tee-shirt et son poing libre s'apprêtait à la cogner quand tonna la voix de Miss Englund.

« Stop ! Ça suffit ! »

La principale venait de faire brusquement irruption au milieu de l'arène.

Le silence retomba aussitôt et perdura quelques secondes durant lesquelles on n'entendit plus que les plaintes de Jimmy, avant que la sonnerie stridente de reprise des cours n'y mette un terme, arrachant les élèves à la torpeur morbide dans laquelle les avait plongés la bagarre.

« Mademoiselle Longwood ! gronda Miss Englund pour couvrir le brouhaha de la foule se dispersant en hâte. Dans mon bureau ! Tout de suite ! »

Puis à d'autres adolescents qui regardaient Jimmy comme deux ronds de flanc :

« Et vous, là, aidez ce pauvre bougre à se relever et conduisez-le à l'infirmerie ! »

Joanna relâcha la harpie tandis que les garçons s'exécutaient sans moufter, de crainte de subir eux aussi les foudres de la quinquagénaire dont la réputation tyrannique n'était plus à faire. Voilà deux générations qu'elle faisait régner la loi et l'ordre à Jefferson.

« Mais, M'dame, voulut-elle protester, ce n'est pas moi qui...

— Taisez-vous ! »

La jeune fille ouvrit une nouvelle fois la bouche, mais la referma, de guerre lasse.

Tout près d'elle, Faith avait repris ses atours angéliques et réajustait ses vêtements froissés avec l'air d'une victime dépitée.

L'opinion de Joanna importait peu dès lors qu'il s'agissait de se mesurer à la charmante et populaire Faith Anderson, meneuse des *Mermaids*, les pom-pom-girls du lycée de Little Creek ; laquelle, avec son équipe, avait porté haut les couleurs de l'établissement en remportant l'an dernier le championnat national de *cheerleading*.

Elle ne faisait pas le poids.

L'ironie de l'expression fit naître un sourire désabusé sur ses lèvres.

« Dans mon bureau ! » s'impatienta Miss Englund d'un ton qui ne souffrait aucune discussion.

Résignée, Joanna ramassa son sac et emboîta le pas de la principale, sous le regard triomphant de Faith.

Elle était bonne pour un sacré savon. Mais ce n'était sans doute rien en comparaison de ce qui l'attendait à la maison, quand sa mère apprendrait comment elle s'était illustrée le jour même de la rentrée.